

À quelle science se vouer ?

Élisabeth Abergel

Numéro 800, janvier–février 2019

Regards critiques sur la science

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89649ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Abergel, É. (2019). À quelle science se vouer ? *Relations*, (800), 17–18.

À QUELLE SCIENCE SE VOUER ?

Science et idéologie entretiennent des rapports plus complexes qu'il n'y paraît. Explorer cette tension permet d'éviter de tomber dans un scepticisme absolu ou, au contraire, dans le scientisme triomphant.

Élisabeth Abergel

L'auteure, formée en biologie moléculaire, est professeure au Département de sociologie de l'UQAM et chercheure associée à l'Institut des sciences de l'environnement

Comment faire face aux énormes défis posés par le réchauffement climatique, les OGM, l'énergie nucléaire ou les nanotechnologies ? Comment gérer les débordements qui accompagnent parfois le développement technoscientifique ? Face aux menaces et incertitudes posées par ces phénomènes, rien de moins étonnant que de voir l'autorité scientifique être remise en question. Le scepticisme, voire l'hostilité croissants à l'égard des sciences et des techniques contemporaines questionne non seulement l'idée de progrès, mais aussi la place de la science et de l'idéologie dans le discours public. Plus que jamais, les discours complotistes, relativistes, antiscience, pseudoscience et alterscience¹ représentent un défi pour l'autorité scientifique.

Plus la science progresse et plus les avancées technologiques s'accroissent, plus le fossé entre les scientifiques et le public se creuse et complexifie la manière dont l'expertise scientifique est perçue et envisagée par les profanes. En particulier, l'autorité des experts face à un public « ignorant » de la science est aujourd'hui largement contestée, notamment autour de la question de l'indépendance des scientifiques. Les controverses et les scandales sanitaires, comme ceux liés à l'amiante ou au glyphosate, contribuent à amplifier ce phénomène.

Dans un contexte de remise en cause de l'expertise scientifique et du discours scientifique qui l'accompagne, le doute – moteur de la méthode scientifique –, devient alors une arme servant à alimenter le scepticisme et la désinformation. Une étude récente démontre par exemple une corrélation importante entre l'idéologie de droite et la thèse climatosceptique, malgré un consensus international et l'existence de preuves scientifiques sur la réalité du réchauffement climatique et ses principales causes, dont l'activité humaine². Rien d'étonnant, si l'on pense à la menace que feraient peser des mesures de mitigation climatique sur les modes de développement capitalistes de nos sociétés. Le doute, entretenu dans ce cas par des intérêts économiques, sert ici à justifier l'inaction. Il est d'ailleurs intéressant de se remémorer la censure imposée par le gouvernement Harper aux travaux des chercheurs fédéraux, y compris la destruction et la disparition des données publiques concernant les questions environnementales. Même constat aux États-Unis à l'ère Trump, avec le démantèlement organisé des politiques environnementales et une perte importante de conseillers scientifiques au sein du gouvernement.

Or, cela arrive précisément au moment où les autorités publiques, pour faire face aux changements climatiques, dépen-

dent de la production de savoirs scientifiques pour gérer les risques et les catastrophes potentielles. Dans un tel contexte, comment penser une critique de la science et de ses rapports avec l'idéologie sans prêter flanc aux forces qui ont le plus à gagner de son amoindrissement ?

Science et idéologie

Rappelons d'abord que ce qu'on appelle « science » est loin d'être un champ uniforme. Elle rassemble de nombreuses disciplines, ayant chacune ses propres conventions, ses codes, son langage, son savoir-faire, son histoire, ses techniques et son domaine de spécialisation. Dans sa définition la plus classique, la connaissance scientifique a pour objet de comprendre les phénomènes naturels à partir de leurs éléments concrets, en suivant un raisonnement structuré par des règles imposées. Le raisonnement scientifique s'exprime alors à travers la démonstration, qui peut prendre la forme d'expérimentations en laboratoire ou de mise à l'épreuve de différentes hypothèses. Selon cette définition plutôt classique, la connaissance scientifique est objective et universelle ; elle échapperait à toute idéologie. Mais existe-t-il réellement une différence fondamentale entre science et idéologie ? On peut affirmer que la science est le produit d'idéologies autant qu'elle produit des idéologies.

D'abord, de manière plus évidente, parce qu'elle génère de la richesse et de la puissance, la science est instrumentalisée par les pouvoirs étatiques et économiques. C'est la dimension politique de l'idéologie scientifique. Mais la science véhicule aussi des valeurs en elle-même. Elle existe en produisant et en transformant la subjectivité humaine tout comme l'idéologie agit sur notre connaissance de la réalité. Par exemple, en déconstruisant les mécanismes de la domination, l'idéologie joue un rôle politique crucial, même si le concept d'idéologie demeure relativement flou et qu'il porte généralement la charge négative des idées reçues, de la fausse conscience et des idées partisans adverses.

Ainsi, lorsqu'une chose est dite scientifique, elle est souvent prise en tant que vérité, connaissance rationnelle, solide, rigoureuse, objective et reproductible. Certes, ce sont là quelques-uns des critères de scientificité qui départagent la connaissance scientifique des autres types de connaissance – ces fameux critères de démarcation dont parle le philosophe Karl Popper dans sa théorie de la réfutabilité. Mais Popper met aussi en évidence l'incertitude intrinsèque de la science, reposant sur le fait qu'à tout moment, de nouvelles données peuvent réfuter une théorie largement acceptée. Cet aspect conjoncturel de la connaissance scientifique ne doit toutefois pas être confondu avec un relativisme absolu, comme le font les détracteurs de la science qui défendent l'idée que toute vérité est relative et temporaire, donc contestable.

Critique de l'hégémonie scientifique

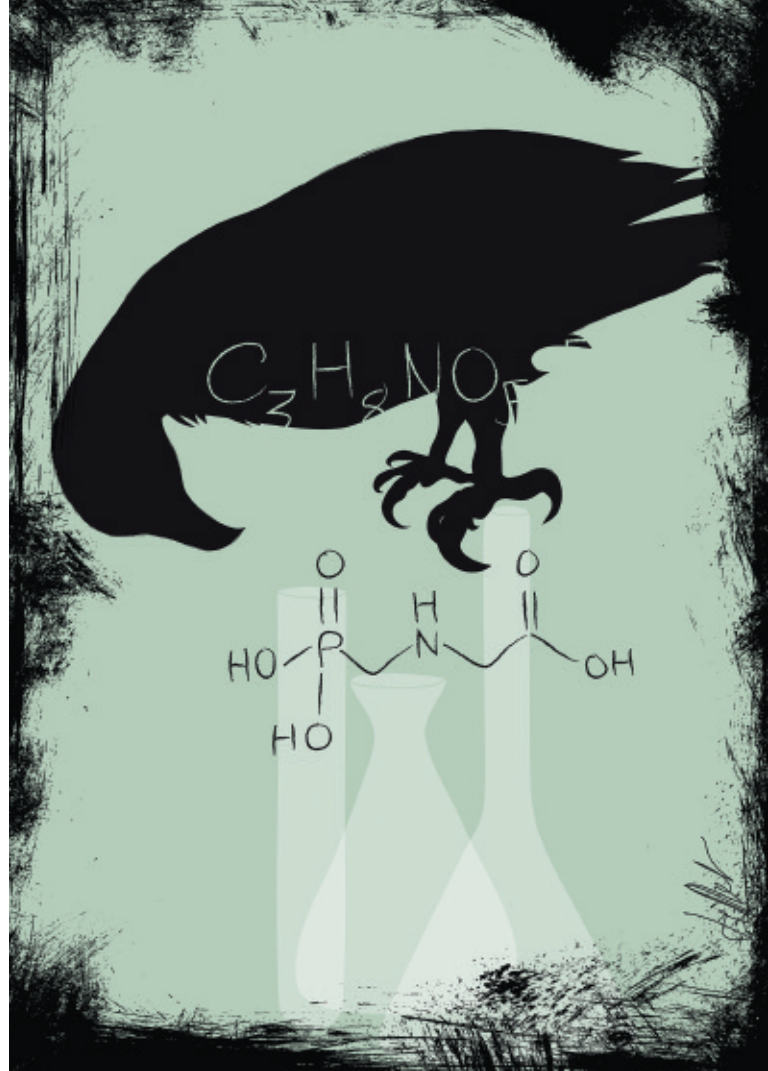
Il faut dire que depuis le siècle des Lumières prévaut un certain scientisme selon lequel seul le progrès scientifique peut régler les problèmes de l'existence, liant intimement l'idée du progrès scientifique à celle du progrès social. La démarche scientifique est par ailleurs préconisée en tant que seule source de connaissance légitime. Il faut savoir que la fonction principale de toute idéologie consiste à justifier un ordre social existant, passé ou utopique. La science promettant un monde meilleur, la promesse scientifique est le moyen le plus efficace de renforcer l'idéologie du progrès à travers une projection de son pouvoir sur l'avenir. De plus, les relations entre la science et la société n'ayant jamais été neutres, hier comme aujourd'hui, des modèles scientifiques ont régulièrement été exportés dans des champs de connaissance extrascientifiques. On pense notamment à la biologisation des inégalités de genre, à l'eugénisme comme théorie raciale et à la médicalisation des problèmes sociaux. Il faut reconnaître que le scientisme est non seulement une idéologie mais aussi une utopie, car il promet un monde meilleur.

Or, tout au long du XX^e siècle, une série de débordements technoscientifiques (Tchernobyl, le glyphosate, la thalidomide ou encore la vache folle, pour ne nommer que ces exemples) ont contribué à une prise de conscience progressive des risques posés par les technologies et les discours d'expertise, soulevant par le fait même la question du fondement légitime de la vérité scientifique et remettant en question son hégémonie.

En effet, le discours scientifique parle pour la nature, interprète les phénomènes en son nom, se posant ainsi comme «vérité naturelle». Or la science propose une *représentation* du réel; elle n'est pas nécessairement le réel. Il existe toute une littérature critique autour de ce réalisme et de ce matérialisme scientifiques, qui les considère trop réductionnistes. L'épistémologie constructiviste postmoderne –cette approche de la connaissance voulant que la réalité scientifique soit une construction sociale– apparaît cependant tout aussi problématique. Cette posture a culminé dans les années 1990 dans le cadre de ce qu'on a appelé la «guerre des sciences» l'opposant aux tenants du réalisme scientifique et plaçant les sciences humaines et les sciences naturelles dans un combat d'idées par médias et publications scientifiques interposés. Cette polémique a donné lieu à une critique de l'hégémonie scientifique des Lumières qui naturalise certaines formes de domination occidentale, indiquant ainsi la voie d'un «décentrement» des savoirs et des regards afin de privilégier d'autres types de connaissances. Mais s'il n'y a de réalité que construite socialement, comment appréhender la matérialité et la connaissance du monde en dehors du social ?

Trouver un juste milieu

La relation entre science et idéologie renvoie à l'interaction entre les systèmes de valeurs et les connaissances scientifiques. Comme nous l'avons mentionné, de nouveaux rapports de force et de légitimation dans l'espace public et politique opposent faits «objectifs» et faits «alternatifs», notamment avec l'utilisation généralisée des médias sociaux. Les mouvements anti-vaccination par exemple, tout comme le climatoccep-



Christian Tiffet, *Tueur en silence*, 2019

ticisme, portés par des logiques complotistes antisience, représentent une menace potentiellement grave pour nos sociétés.

Alors, en tant que citoyens et citoyennes profanes, en quelle vision de la science faut-il croire? Ce qu'il faut retenir, c'est que la science peut nous éclairer sur des enjeux vitaux, mais que les décisions entourant des problématiques complexes comme le climat, l'intelligence artificielle ou les OGM ne doivent pas exclusivement relever d'elle. Il faut éviter de sombrer dans le scientisme ambiant et demander de la science qu'elle réfléchisse plutôt sur les questions pour lesquelles elle est apte à fournir des réponses probantes. Le vrai danger serait de penser que le savoir scientifique est exempt de toute idéologie et, inversement, que le discours scientifique est incapable de les démasquer. ☹

1. Inventé par l'historien des sciences Alexander Moatti, le terme «alter-science» décrit comment certains scientifiques utilisent leur autorité et leurs connaissances afin de défendre des idéologies sur des questions pour lesquelles le consensus scientifique est pourtant formel. Souvent, ces scientifiques interviennent aussi dans des controverses où les débats ne sont pas stabilisés, ou encore dans des domaines scientifiques dans lesquels ils ne sont pas compétents.

2. Edward J. R. Clarke, *et al.*, «Perceived Mitigation Threat Partially Mediates Effects of Right-Wing Ideologies on Climate Change Beliefs», OSF Preprints, 5 juillet 2018 [en ligne].